

## Les caractéristiques d'un bon manuel d'histoire du Canada

Jacques Paul Couturier and Wendy Johnston

Volume 51, Number 4, printemps 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/005370ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/005370ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

### ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Couturier, J. P. & Johnston, W. (1998). Les caractéristiques d'un bon manuel d'histoire du Canada. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 51(4), 549-577. <https://doi.org/10.7202/005370ar>

## LES CARACTÉRISTIQUES D'UN BON MANUEL D'HISTOIRE DU CANADA

JACQUES PAUL COUTURIER

*Université de Moncton*

*Campus d'Edmundston*

WENDY JOHNSTON

*Chercheure indépendante*

Quelles devraient être les caractéristiques d'un bon manuel d'histoire? Comment doit-on interpréter et comprendre l'histoire canadienne? Telles sont les deux grandes questions qui ressortent des commentaires de Michèle Dagenais et Béatrice Craig. Nous tenterons à notre tour de répondre à ces deux questions, tout en glissant, ici et là et bien amicalement, quelques répliques aux critiques qui sont formulées à l'égard de notre livre, *Un passé composé: le Canada depuis 1850*.

Nos deux collègues ne s'entendent pas sur ce que devrait être un bon manuel d'histoire nationale. Un manuel doit-il chercher à rendre compte des principaux aspects de l'expérience historique nationale, dans le but d'être le plus complet possible, et sans renoncer pour autant à tout effort d'explication? Ou faut-il qu'il soit centré sur une problématique précise, de manière à éviter l'éparpillement et à traduire clairement pour ses utilisateurs la vision particulière de l'histoire nationale qu'ont ses auteurs? Michèle Dagenais est d'avis que les auteurs de manuels d'histoire nationale doivent faire des choix — ce que nous n'avons pas su faire à son point de vue — et mettre de l'avant «une vision qui guide les lecteurs dans leur apprentissage du passé». À ce titre, elle propose à la suite de Jean-Paul Bernard (qui lui-même empruntait cette idée à Pierre Nora) d'aborder l'histoire nationale et son récit en fonction de la problématique de l'identité. D'emblée, la proposition d'organiser un manuel d'histoire nationale autour de la question de la «crystallisation de l'identité nationale» est séduisante. Voilà certainement un cadre stimulant pour l'enseignement de l'histoire canadienne. Son application nous éloigne toutefois de l'objectif même d'un ouvrage de synthèse. Quelles sont, en effet, les fonctions d'un

[1]

manuel d'histoire? Comment les professeurs et les étudiants l'utilisent-ils dans un cours d'introduction à l'histoire canadienne?

Le manuel universitaire doit briller non seulement par la qualité de son contenu ou par l'originalité de son organisation, mais aussi et surtout par ses qualités pédagogiques. Il a deux fonctions. Il est d'abord un outil d'enseignement et d'apprentissage qui présente une explication raisonnée des différentes facettes de l'histoire nationale. Il est lu, en entier ou en partie, afin de compléter les leçons magistrales livrées en salle de classe par le professeur. Le manuel sert aussi d'ouvrage de référence, que l'étudiant ou l'étudiante consulte au hasard de ses interrogations et pour s'initier aux connaissances dans un domaine inconnu. Pour ce faire, il est utilisé ponctuellement et de manière discontinue. Le manuel doit donc être conçu de façon à répondre aux besoins changeants des étudiants et des étudiantes qui s'en servent. Cet ouvrage s'adresse en effet à un public précis: non pas à celui des collègues des chaires universitaires, mais aux étudiants et étudiantes qui, pour la première fois à l'université (et souvent aussi, pour la dernière fois), ont à fréquenter tant soit peu l'histoire du Canada. Or, pour ce faire, la plupart n'ont que peu de points de repère, et certains même très peu d'intérêt pour le sujet. Ils ou elles ont donc besoin d'un outil complet, fouillé, et bien charpenté, pour les appuyer dans leur cheminement intellectuel. Voilà pourquoi l'approche plus ciblée préconisée par notre collègue Dagenais n'est pas adaptée à l'utilisation qui est faite du manuel d'histoire. Elle a sa place dans un processus d'initiation à l'histoire canadienne, mais davantage dans le cadre des exposés magistraux du professeur que dans les pages d'un manuel d'histoire.

En dépit de ce parti pris pédagogique, nous ne croyons pas pour autant avoir renoncé à tout effort d'interprétation et de problématisation de l'histoire canadienne. Notre récit est celui de la construction du Canada contemporain depuis ses origines au milieu du XIXe siècle jusqu'aux années 1980. Notre vision de l'histoire nationale est celle d'un passé composé. L'expression peut sembler relever du slogan, mais elle traduit très bien notre conception des choses. L'histoire du Canada telle qu'elle se présente à la fin des années 1990 se compose d'une série de fragments qui sont reliés les uns aux autres tant par les solidarités partagées que par les conflits et les affrontements vécus. Ce cadre d'interprétation est souple et il a le mérite d'être inclusif. Notre récit de l'histoire canadienne n'est pas pour autant un fourre-tout indescrivable. Nous avons fait des choix. Nous avons choisi de faire une place particulière dans le récit aux femmes et à la francophonie canadienne parce que, dans les deux cas, nous croyons qu'il s'agit là de fragments qui doivent être mis en évidence à ce moment-

ci de notre histoire. Nous avons aussi souvent emprunté la lorgnette de l'économie pour organiser notre récit — plusieurs chapitres s'ouvrent ainsi par un exposé sur la vie économique — car nous croyons qu'il s'agit d'une dimension cruciale dans tout effort d'explication historique. Et nous avons fait une bonne place à l'État fédéral, dont l'action, qu'elle soit jugée positivement ou négativement, a un caractère déterminant dans la construction de l'entité canadienne depuis 1867.

Des préoccupations pédagogiques ont également guidé le choix du plan d'ensemble de l'ouvrage. Le livre tente de marier des approches chronologique et thématique, les premières en constituant toutefois le principe fondamental d'organisation. L'histoire demeure la science du temps et le meilleur moyen de traduire l'histoire d'un pays pour les étudiants et les étudiantes, c'est encore de l'ancrer dans la chronologie. Il n'est pas toujours facile d'être fidèle à ce principe et parfois son application peut renvoyer une certaine impression de morcellement de la matière. Mais l'alternative est-elle préférable? Que dire des manuels qui ne proposent qu'une série de grands chapitres thématiques pour présenter la période contemporaine — «Le Québec de 1945 à nos jours», «Les autochtones depuis 1945» etc. — baissant ainsi les bras devant tout effort de périodisation? Certes, l'étudiant ou l'étudiante peut ainsi avoir une vue d'ensemble du thème proposé, mais n'y perd-il pas sur le plan de la compréhension d'ensemble de l'histoire nationale? N'est-il pas ainsi amené à penser que l'histoire n'est qu'un ensemble de phénomènes qui ont peu de rapports entre eux? Nous avons donc fait le pari d'ancrer notre récit dans la chronologie. Le résultat est peut-être déficient à certains endroits, comme le soulignent nos deux collègues, mais nous croyons que l'approche adoptée a au moins le mérite de mettre en rapport des éléments divers et d'amener ainsi les étudiants et les étudiantes à appréhender historiquement le développement du Canada et de la société canadienne depuis le milieu du XIXe siècle. Elle nous semble, en tout cas, plus près de leurs besoins et de leurs attentes que les vastes panoramas thématiques qui lui sont proposés en d'autres lieux.

Nos deux collègues ont présenté les principales composantes du livre. Nous aimerions toutefois insister sur les éléments qui, à notre point de vue, contribuent à son originalité. *Un passé composé* fait ainsi une bonne place aux débats historiographiques. Chaque chapitre comporte une section de deux à quatre pages reproduisant de larges extraits d'études d'historiens et d'historiennes sur diverses facettes de l'expérience canadienne. La plus grande partie des extraits proposés sont présentés pour la première fois en langue française et l'étudiant ou l'étudiante peut ainsi

prendre connaissance dans sa langue des travaux d'historiens et d'historiennes d'hier et d'aujourd'hui. Dans la même veine, le texte du manuel est également ponctué d'extraits souvent substantiels de documents d'époque, dont un bon nombre ont été traduits pour les fins du livre, toujours dans le but de rendre plus tangibles les explications données et de permettre à ses utilisateurs de développer leur propre compréhension des choses. Notre souci de préparer un manuel utile nous a également poussés à placer à la fin de chaque chapitre des bibliographies commentées qui mettent l'accent sur les écrits les plus pertinents ou les plus récents et sur le matériel disponible en langue française. Globalement, elles constituent un véritable guide bibliographique de langue française sur l'histoire du Canada depuis 1850 et elles visent à fournir un point de départ pour tout projet de recherche étudiant. Ces éléments font de notre livre un véritable manuel d'histoire, un lieu d'appréhension du passé et un outil d'approfondissement de la connaissance. Finalement, nous avons fait un effort particulier pour nous assurer de la précision et de l'exactitude des informations contenues dans le manuel. Curieusement, la chose ne va pas de soi dans tous les manuels d'histoire...

*Un passé composé* propose une vision qui se veut complète et inclusive de l'histoire canadienne. Béatrice Craig croit que le livre réussit à intégrer à la trame narrative les différents groupes de la société et les différents aspects de l'histoire nationale. Michèle Dagenais pense au contraire que l'intégration est «moins réussie». Ici encore, nous n'avons pas le sentiment d'avoir échoué. Comme nous l'expliquions plus haut, c'est à dessein que nous avons choisi de ne pas traiter isolément les fragments que nous avons jugés essentiels pour comprendre l'histoire canadienne, mais de les intégrer dans la narration. Ceci nous a amenés à faire des efforts particuliers pour chercher les points d'ancrage qui permettaient d'attacher les thématiques identifiées à des moments particuliers de l'évolution de l'histoire canadienne. Dans le cas des femmes, par exemple — une dimension moins réussie selon Michèle Dagenais —, nous avons traité de leur contribution à la lutte prohibitionniste dans la section réservée aux projets de réforme sociale, mais nous avons aussi jugé à propos de consacrer une section spécifique au mouvement des femmes, étant donné son originalité et son impact sur la société canadienne. Les deux phénomènes se produisent au même moment et sont en partie liés. Mais le second est néanmoins distinct du premier et il mérite d'être approfondi dans une section distincte. Les femmes ont une histoire qui leur est propre et qui ne peut pas toujours être exposée judicieusement dans une trame narrative traditionnelle. Plus encore, la présence des femmes ou d'autres

groupes «négligés» ne découle pas d'une volonté d'adaptation coûte que coûte au credo de la rectitude politique. C'est tomber dans le procès d'intention que de l'affirmer. C'est aussi et surtout ne pas tenir compte de l'état actuel des préoccupations historiographiques. Si nous avons fait un tel choix, c'est que nous y croyons, point à la ligne. Et si nous répétons plus ou moins les mêmes constats au sujet du travail des femmes au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles, c'est que les choses ont effectivement peu changé et que nos étudiants et étudiantes, qui ont parfois la mémoire historique courte, ont besoin de se le faire rappeler.

Quelques mots en terminant sur des éléments précis relevés par Béatrice Craig. Premièrement, notre éditeur n'a pas bénéficié comme le suggère notre collègue d'une subvention de Patrimoine Canada. Une partie du financement nécessaire à la préparation du manuscrit et à sa publication provient du Regroupement de la francophonie hors-Québec. Celui-ci reçoit certes ses fonds de Patrimoine Canada, mais il est libre (du moins, nous l'espérons) d'en disposer comme il le souhaite. Il a appuyé financièrement notre projet au terme d'un long processus d'évaluation, auquel ont pris part une dizaine de collègues de différentes universités. La distinction peut paraître bien mince, mais nous y tenons: notre synthèse d'histoire canadienne est le fruit d'un projet scientifique et ne doit pas être associée aux entreprises de promotion de l'unité nationale financées par Patrimoine Canada.

Deuxièmement, Béatrice Craig a souligné la qualité d'édition de notre ouvrage. Nous en sommes particulièrement heureux, car la maison d'édition, les Éditions d'Acadie, est de petite taille et ne dispose pas des ressources plus vastes de ses collègues de Québec ou de Montréal. Les livres publiés par les petites maisons d'édition n'ont pas non plus toujours la visibilité qu'ils méritent et il est heureux que la rédaction de la *Revue d'histoire de l'Amérique française* ait choisi d'inclure le nôtre dans sa réflexion sur l'écriture de l'histoire canadienne et sur la confection de manuels d'histoire nationale. Notre modeste entreprise trouve ainsi un écho qu'elle n'aurait pas eu autrement, grâce à l'initiative du comité de rédaction de la revue et au travail compétent de nos collègues Michèle Dagenais et Béatrice Craig.